

Julien Dufresne-Lamy  
Antichute

récit



Une histoire  
de cheveux

Flammarion



Antichute

## DU MÊME AUTEUR

### Littérature

*Dans ma tête, je m'appelle Alice*, Stock, 2012.

*Deux cigarettes dans le noir*, Belfond, 2017.

*Les Indifférents*, Belfond, 2018 ; Belfond poche, 2019.

*Jolis Jolis Monstres*, Belfond, 2019 ; Harper Collins poche, 2020.

*Mon père, ma mère, mes tremblements de terre*, Belfond, 2020.

### Littérature jeunesse

*Mauvais Joueurs*, Actes Sud Junior, 2016.

*Boom*, Actes Sud Junior, 2018.

*Les Étonnantes Aventures du merveilleux minuscule Benjamin Berlin*, Actes Sud Junior, 2019.

*Ma Story*, Magnard, 2020.

*Darling #Automne* (avec Charlotte Erlih), Actes Sud Junior, 2020.

*Darling #Hiver* (avec Charlotte Erlih), Actes Sud Junior, 2021.

Julien Dufresne-Lamy

# Antichute

Une histoire de cheveux

*Récit*

Flammarion

© Flammarion, 2021.  
ISBN : 978-2-0815-1604-5

*« J'accepte la grande aventure d'être moi-même. »*

Simone de Beauvoir,  
*Cahiers de jeunesse*





*« Hair is everything. We wish it wasn't,  
so we could actually think about  
something else occasionally, but it is. »*

*Fleabag, saison 2, épisode 5*



## Prologue

Dans les cheveux, on décèle l'identité, l'ADN tout autant que le patrimoine génétique. Dans une mèche, on décrypte facilement les six derniers mois de consommation, nourritures, drogues et toutes sortes de substances. À y regarder de près, le cheveu confesse tout, les accidents, les traumatismes et les silences. Seul, il mène l'enquête, résout les crimes façon détective, révèle les traces de plomb et d'arsenic retrouvées dans les corps de Beethoven et Napoléon. Le cheveu se prend pour un héros, un enquêteur, Sherlock, Poirot, Arsène, parce que ce qu'il préfère, c'est se tenir à la vérité. Voilà pourquoi le chauve enfle un chapeau et le ravisseur une cagoule, car le cheveu en fait son antienne ; il est dans le vrai quitte à trahir, détruire, tomber, je l'ai appris. Car on a beau vouloir le tondre ou le teindre, le dissimuler, le camoufler sous un béret, quoi qu'il nous en coûte, le cheveu révèle toujours qui on est. Alors qui suis-je à mon tour ?

## *Antichute*

Assis dans cette salle au douzième étage d'une clinique, je me pose la question. Mes cheveux ont disparu, rasés il y a cinq minutes par une infirmière aux yeux de loup qui ne parle pas ma langue. Avec ce grand sac à mes pieds, contenant un chapeau, une brochure, une liste de médicaments, je me demande toujours et j'attends. Plus tard, longtemps, pendant des mois, je me poserai cette question comme un mantra. Je regarde la salle pour ne pas me perdre dans mes souvenirs. Deux standardistes au comptoir répondent à des coups de fil. Des hommes vont et viennent, de couloir en couloir, la tête chauve ou recouverte de bandages. Je les regarde, je les scrute comme penché face à un miroir. Alors une dernière fois, je renoue avec le passé, j'ai dix, vingt, trente ans, mes cheveux sont puis disparaissent subitement. Je les vois s'abîmant au fil des âges comme des visages dans le temps. Mais bientôt ils reviendront, la brochure dit qu'ils repousseront.

Une porte s'ouvre, trois blouses me regardent.

Elles me font signe que c'est mon tour.

Et qu'on m'attend.

ACTE 1  
TOMBER



Au début de ce roman capillaire, j'ai vingt-deux ans et c'est un âge intense. Je l'ignore encore mais c'est un âge émouvant. On n'a jamais deux fois vingt-deux ans. À l'époque, mes cheveux sont fins, coupés court mais pas militaires, surtout ils sont brun clair. Mes cheveux blonds qui ont tant dit l'enfance ont maintenant foncé d'année en d'année et sans doute que j'aurais dû immédiatement m'en méfier.

Comme la plupart des hommes de vingt-deux ans, je suis étudiant et mes cheveux ne sont qu'un attrouplement sommaire qui matérialise mon empressement, s'emmêlant, vrillant en masse, la parade au vent.

Depuis quatre ans à l'université, j'apprends sans passion les lois, les décisions de justice, la jurisprudence, tout ce qui me permet de me maintenir droit dans l'existence. En amphithéâtre ou classe de travaux dirigés, je planche sur des cas pratiques de droit communautaire et de droit des affaires dans une vieille bâtisse à Nantes, qui ressemble vaguement à

## *Antichute*

un couvent. Pendant longtemps, de mon adolescence à La Rochelle à mes premiers pas d'étudiant, je clame à ceux qui veulent l'entendre que je veux être juge d'instruction. L'image réconfortante du jeune juge siégeant dans une robe rouge à larges manches et à revers bordés d'hermine transporte mes espoirs, et subitement je change d'avis.

Je me dis que le métier de juge est impossible, que j'en suis incapable. C'est une trouille qui grandit, une peur sans couleur, un phare hanté au milieu de mon océan. Alors je change mon fusil d'épaule. Je serai notaire. C'est bien, notaire, c'est raisonnable, diligent, respectable. Julien Dufresne-Lamy, notaire. Oui, je distingue parfaitement la petite plaque dorée sur la pierre de taille de l'immeuble, devant laquelle on passe chaque lundi et les jours suivants.

Mais après ma première peine de cœur, je pars pour Lyon. Là-bas, je pense à elle comme à un gouffre et toutes ces peurs d'enfance ravalées me reviennent. Dans mon studio, j'étudie le droit de la famille, en un clin d'œil perfide. Je m'enquiers du droit de l'urbanisme et de celui des sûretés, procède aux partages des successions et aux liquidations des régimes, et mes cheveux me démangent tel un appel, exactement comme lorsque j'étais avec elle et que je songeais aux garçons.

Et puis tout se fendille, un matin.

Un matin devant le miroir où j'aperçois une forme claire sur le dessus du crâne, comme une ombre qui



*Acte 1 : Tomber*

menace. Je me souviens de ce moment. C'est le début de l'hiver et il fait un froid de gueux. Au ralenti, je me prépare pour ma virée à l'université dans ce tram bondé, parmi les odeurs de sueur chaude et de tabac froid.

Avant le miroir, je reçois un texto. Elle me dit qu'elle ne se plaît plus à Nantes avec celui pour qui elle m'a laissé après cinq ans. Elle voudrait revenir, s'installer près de moi à Lyon, et me demande un hébergement. Sur ma tête, je le vois alors net. Cet endroit clairsemé, fantôme comme un lieu oublié. Un trou dans la tête qui confine à l'absence. Un air lancinant qui murmure que quelque chose tombe et se brise en moi, à jamais.

Le verdict retentit.

Je perds mes cheveux.

Une dernière fois, je relis le texto et tout mon corps s'endolorit, de peur de ne plus pouvoir mentir.

Je ne peux plus mentir.

Ce sont mes cheveux tombants qui le disent.

À cause de mes mensonges, j'ai sans cesse incarné le rôle de l'absent. J'ai déserté, manqué l'école, fait faux bond beaucoup et souvent. Petit, je me plains régulièrement de spasmes intestinaux et de drôles de maux de ventre, après quoi je reste à la maison, seul et triomphant, pour dormir, penser et marcher dans ce grand jardin planté d'acacias et de fleurs d'ombre, où tout au fond je ne m'aventure jamais parce qu'il y a le bouc du voisin qui passe parfois à travers le grillage défoncé. Mon père disait que les boucs et les chèvres étaient les emblèmes du diable et il y croyait.

Depuis toujours, je suis l'absent comme le fantôme, le déserteur comme le malade qui, pour un oui ou pour un non, disparaît trois jours ou six, pour une bronchite, gastro, rhinite, parce que je m'invente des maux imaginaires que je sens cognant dans mon ventre, à tel point qu'ils deviennent vrais comme cette incurable réputation de fuyant.

## *Acte 1 : Tomber*

Dans ce portrait peu flatteur que j'écris de moi-même, je dois commencer par dire ceci : il est vrai que je suis le blondinet qui ne se pointe jamais, celui qui disparaît un jour sur deux à ces stages de voile que mon père me force à faire pour se rappeler sa Bretagne, celui qui manque une fois sur deux les cours de judo et de peinture, les séances de poterie, les heures de cheval, les initiations à la calligraphie et les tournois amicaux du club de tennis qui pour moi n'ont rien mais alors rien d'amical.

Implacable, mon père me contraint aux rendez-vous. Il me pousse à chaque sortie, dans chaque discipline et m'emmène lui-même en voiture jusqu'au centre équestre perdu dans la brousse, et lorsqu'il ouvre la portière, une main dans ses cheveux noirs, mon père me dit « Il faut sortir de sa zone de confort sinon tu finiras inutile ».

Dans l'écurie, je me souviens d'être terrifié à l'idée de monter un canasson appelé Tempête, ce cheval qui se raidissait dès qu'on s'approchait de son box et qui avait la particularité d'avoir une sarcoïde, une tumeur cutanée qui ressemble à de grosses verrues, autour de l'œil et des nasaux.

Plus jeune, je fais des cauchemars maladifs au sujet de Tempête et puis un jour, on me tend sa bride. Tout à coup, je m'effondre à l'intérieur de moi-même et quelques minutes plus tard, je m'effondre au sol. Après un saut foireux.

## *Antichute*

De l'autre côté de la barrière, j'entends mon père qui m'incite à me remettre en selle. À affronter l'animal, crie-t-il. Mon père fixe son gosse éparpillé dans la paille parmi la foule de parents qui profitent du spectacle et tandis que je ne me relève pas, je regarde les cheveux extraordinaires de mon père, et déjà je me sens chauve.

Dans ma chambre de gosse, il y a les preuves de mes plus beaux échecs. Cette bombe neuve sur l'étagère, cette raquette de ping-pong, ces balles de jonglage et les volants rouges de badminton. Le kimono dans l'armoire. La ceinture de judo orange et jaune, le tee-shirt quasi neuf d'escalade, la flûte à bec dans le tiroir, le chevalet en bois massif et de la gouache en boîte. Sous le lit, un synthétiseur plié en deux et un maillot de hand-ball devenu mouton de poussière.

Sur décision du père, j'échange le cheval contre un nouvel atelier. Je choisis piscine parce qu'elle a lieu le mardi quand mon père ne peut pas venir me chercher, et bien sûr que chaque mardi le chlore m'ennuie tout comme la nage en rang, le bonnet en silicone et les ordres d'un homme glabre en slip. Alors dans mon bain le soir, j'améliore mes performances en apnée et je me promets que je n'y retournerai jamais.

Puis mon père m'inscrit à la poterie.

Dans ma chambre, il y a à présent des vestiges en terre cuite, de la céramique, des récipients, des mains, des visages, des fusées fissurées, de la faïence abîmée, des têtes d'animaux, des boudins en argile, des petites statues sans cheveux trouées à l'endroit des yeux.

## *Acte 1 : Tomber*

L'été, le père m'inscrit en stage bateau en bon Breton qu'il est. Sur un Optimist, j'apprends la mer, la sienne, j'apprends à amarrer, affaler, dériver, étarquer et pour la première fois, je suis déterminé, mon corps se brusque à aimer la mer, parce que surtout je veux battre le père sur son propre domaine.

L'année suivante, je troque l'Optimist contre l'Apache, trois mètres de long, sept mètres carrés de voilure que je hisse grâce à la drisse. Je reçois les embruns en plein visage, mes doigts cloquent et saignent, la bôme s'encastre violemment derrière mon crâne et je dessale dans la mer étrangère. À mon père chevelu, je ne dis pas que j'ai frôlé la noyade car bientôt lui et moi n'échangerons plus, il n'y aura que des regards.

Mais à la régata de la fin d'été, je mens une nouvelle fois. Je fais tomber les voiles, par peur de l'échec ou des autres. J'invente à ma mère une sordide maladie du ventre et j'abandonne, toujours. Aussi déserteur que ma chevelure.

Ce matin d'il y a dix ans, texto au bout des doigts, je m'immobilise face aux trois petits miroirs en forme de visage fixés sur la porte de la salle d'eau. Je regarde mes cheveux. Je regarde la première des sentences et bien sûr que je sèche la fac une nouvelle fois. Je dévisage la calvitie naissante. Seule compte à présent cette zone blanche.

D'un trait, je ne pense plus à celle qui pourrait revenir dans ma vie ni aux garçons que je voudrais aimer avec courage. Je ne me prononce plus que ces trois mots, « chute de cheveux ». C'est un long frémissement. Ça se passe au bout des doigts et dans le ventre. C'est un chaos silencieux et chaque jour depuis dix ans, je tremble en silence.

Deux semaines plus tard, j'ai rendez-vous chez un dermatologue dans le 9<sup>e</sup> arrondissement de la ville. Moi qui aimais jouer les hommes pressés ralentis le pas. Je commence à marcher très lentement. Façon convalescent. Dans cette bâtisse qui a des airs

*Acte 1 : Tomber*

de donjon fétichiste, j'attends, et dans la salle sombre je me guette à l'orée de la vieillesse. Je m'imagine avec dix, vingt ans de plus et aussitôt, je pense à mon père que je n'ai pas vu depuis des siècles.

Le dermatologue ouvre la porte et m'invite à entrer dans son bureau. Je zieute l'air de rien son crâne dégarni, sa tronche de piaf déplumé et je me dis : « Ça y est, je suis le prochain sur la liste des hommes essouchés. »

L'homme m'ausculte.

Son diagnostic ressemble à une condamnation ferme.

« Vous êtes atteint d'une alopecie androgénétique. »

Encore aujourd'hui, ses mots résonnent en silence, comme ces paroles graves annonçant une maladie en phase terminale.

« Pardon ? »

— Vous êtes atteint d'une calvitie, comme on dit. »

Je crois que c'est le verbe « atteindre » qui m'atteint et même me coupe les jambes. Je demande au spécialiste si cela peut être dû à un manque de vitamines, un stress ou la conjoncture.

« Je ne mange pas assez de légumes... Et j'ai bientôt mes partiels... »

Le dermatologue me lance un regard compatissant.

« Cela peut parfois entrer en jeu et muscler l'alopecie mais c'est très anecdotique. Votre calvitie, comme toutes les calvities androgénétiques, est... génétique. Héritaire, elle est inscrite dans les gènes.

## *Antichute*

Les vitamines n'y changeront rien. Mais veillez à manger équilibré tout de même. »

Cette drôle de conversation, je m'en souviens parfaitement aujourd'hui. Je m'en rappelle trait pour trait, cet espace, cette blouse jaunie de docteur, ces yeux de gerbille endormie, ces murs tapissés de photos souvenirs du marathon de Boston. Je me souviens de l'heure qu'il était, du temps qu'il faisait quand je me suis retrouvé dehors avec mon fardeau sur la tête, et de ce texto qui me disait qu'elle arriverait le lendemain à midi. J'ai eu la sensation de me noyer, de perdre pied. C'était un soir doux toutefois. Un soir d'hiver avant les fêtes de fin d'année où la nuit tombait lentement, très lentement, tandis que je prenais conscience que ma calvitie était ce noir qui autour s'effondre à n'en plus s'arrêter, cette peur incessante qui subitement s'écroule sur les épaules d'un jeune homme pressé de vingt-deux ans.



De retour de chez le dermatologue, je tiens l'ordonnance dans la main et de l'autre, le texto qui me ramène au passé.

J'ai vécu avec elle quatre années, de la terminale jusqu'à la licence de droit, dans un petit studio à Nantes, au 43 de la rue Saint-Louis, à deux pas de la maison habitée par la famille de Xavier Dupont de Ligonnès. Un studio vilain, flanqué de murs en crépi façon école élémentaire et d'une hideuse moquette bleue où nous passions nos journées à écraser les acariens. Mais ce fut mon premier lieu. Mon endroit qui me restera toujours parce que j'y ai découvert l'amour, l'écriture et *Six Feet Under*.

J'ai aimé sincèrement ces années avec elle, où je l'ai aimée à m'en faire mal, à lui écrire des lettres pleines de fièvre lorsque l'été, je partais à La Baule jouer les facteurs saisonniers. Un souvenir me vient sur ce vélo jaune de la Poste.

## *Antichute*

Tandis que j'arpentais le remblai, un gros paquet de courrier sur mon guidon à distribuer aux immeubles avec vue sur mer, peuplés de médecins, de dentistes et d'anesthésistes en vacances, je roulais péniblement, le vent de face. Et jour après jour, il soufflait sans s'interrompre, comme des gifles à rendre fou, des doigts sournois qui viennent trifouiller les oreilles, et dans ce vacarme tenace, la seule chose qui m'importait était d'immobiliser ma mèche. Alors en douce, je mettais des barrettes. Ces barrettes que je piquais à ma jeune cousine endormie chaque matin et que je glissais ensuite sous ma houppe pour la paralyser contre mon front. Je n'avais aucun problème de chute, pourtant j'étais déjà terrifié à l'idée que la mèche se soulève et me dévoile. En vrai et tout entier.

Cette mèche, c'est elle qui la voulait. Elle qui aimait les rockeurs, les dandys et les longues chevelures mélodramatiques à s'en inventer des histoires et je n'allais pas la contredire, parce que plus ma mèche de jeune Anglais plaquée sur le visage me cachait et mieux je me portais.

J'ai gardé ma mèche jusqu'à la rupture. Quand elle est partie ce dernier été tandis qu'avec mes barrettes sur la trogne, qu'il pleuve ou qu'il vente, je transpirais sur mon vélo de fonctionnaire à tendre des recommandés à des gens qui pestaient quand le précieux courrier leur arrivait trempé. Sans un mot ou presque, elle m'a laissé pour un opticien plus âgé, et mes cheveux et moi, ratatinés, sommes partis à Lyon. J'ai pris